Troisième année — N. 77

Samedi 12 Février 1887.

LE SOCIALISTE

Organe du Parti ouvrier

LE NUMERO : 10 CENTIMES

ABONNEMENTS : France, 3 m. 1 fr. 50; 6 m. 3 fr.; Un an, 6 fr.
Etranger, — 2 fr. — 4 fr. — 8 fr.

PARAISSANT LE SAMEDI

Comité de Rédaction :
G. DEVILLE, R. FRÉJAC, J. GUESDE, P. LAFARGUE, A. LE TAILLEUR.

RÉDACTION ET ADMINISTRATION :
17, rue du Croissant, Paris.
ANNONCES : au bureau du Journal

AUX DÉMOCRATES-SOCIALISTES

Frères d'Allemagne,

Les travailleurs de France n'ont pas été surpris de l'attitude de vos députés socialistes au Reichstag aujourd'hui dissous.

Nous nous rappelions qu'en 1870, après le renversement du Bonaparte qui avait stupidement et criminellement assailli l'Allemagne, vous vous êtes opposés de toutes vos forces à la guerre poursuivie contre la République française.

Nous nous rappelions qu'au nom du droit des peuples de disposer d'eux-mêmes et pour ne pas laisser créer une cause permanente de conflit entre les deux pays, vous avez protesté, au péril de votre liberté, contre l'annexion par la force de l'Alsace-Lorraine.

Et lorsqu'il y a quelques jours, avouant qu'elles avaient la France pour objectif, l'Empire qui vous écrase est intervenu avec de nouvelles demandes de soldats et d'argent, nous étions sûrs de vous, sûrs que vous ne prêteriez pas les mains à la reprise d'une lutte fratricide.

Vous avez, avec la loi militaire de vos de Moltke et de vos Bismarck, repoussé l'entre-tuerie qu'on préparait. Et, nous le répétons, nous n'attendions pas moins de vous, de votre dévouement à la cause internationale du travail.

Mais si nous ne vous faisons pas l'injure de vous féliciter, nous avons à vous répondre et à mêler à l'appui de la paix notre voix à la vôtre :

Frères d'Allemagne,

Comme vous, les travailleurs de France seront fidèles à leurs devoirs internationaux, qu'ils rempliront jusqu'au bout.

Comme vous, nous répudions les projets belliqueux entretenus par des gouvernants dans l'embarras, cherchant à noyer dans le sang des prolétaires versé par des prolétaires, des revendications qui les épouvantent et dont le triomphe est attaché à notre union.

Comme vous, nous leur refuserons les moyens de faire la guerre, et s'ils tentaient de passer outre à la volonté populaire, comme vous, nous nous mettrons en travers des fusils et des canons qu'on voudrait nous faire braquer les uns contre les autres.

Vive la paix!

Vive le socialisme international !

Vive l'union des classes ouvrières de partout !

Pour la Fédération du centre du Parti ouvrier : Lafargue, J. Guesde, G. Deville, Lépine, Josselin.

Pour l'Union socialiste révolutionnaire du XVIIIe, le secrétaire : Aug. Vaillant.

Pour l'Union socialiste du Ve, le secrétaire : Nouallet.

Pour le Cercle socialiste l'Indépendance (quartier du Jardin des Plantes), le secrétaire : A. Crié.

Pour les Egaux du XIe, le secrétaire : E. Cottée.

Pour le Cercle d'études sociales et d'action politique des quartiers Folie-Méricourt et Ambroise, le secrétaire : G. Fauché.

Pour le Groupe socialiste révolutionnaire de *Maisons-Alfort*, le président : E. Ravelet; le secrétaire : Lalanne.

Pour le Cercle socialiste d'études et de propagande de *Beauvais*, le président : G. Piat.

Pour la Fédération de l'*Allier* (Chambres syndicales des ouvriers en bâtiments, des verriers, des ouvriers réunis; cercle républicain des ouvriers de Montluçon; Cercle des ouvriers de Commentry; Chambre syndicale des ouvriers réunis de Durdat-Larquille) le président de séance : E. Marciau; le secrétaire correspondant : J. Dormoy.

Pour le Cercle d'études sociales de *Saint-Pourçain-sur-Sioule*, le président de séance : Bailly; le secrétaire : Perrot.

Pour le Cercle d'études sociales de *Vichy-Cusset*, le président de séance : Pacaud, Jean-Louis; le secrétaire : Charles Georges.

Pour le Groupe d'études sociales les Egaux de *Bordeaux*, le secrétaire : Bernadet.

Pour le Comité girondin de secours aux grévistes, le président : Jourde; le secrétaire : Raymond Félix.

Pour la Chambre syndicale des employés d'administration, de commerce et d'industrie de la *Gironde*, le président : Mahistre.

Pour le Comité central socialiste révolutionnaire de la *Gironde*, le secrétaire : Roux.

Pour la Société d'économie sociale de *Bordeaux*, le secrétaire : Laveau.

Pour le Groupe corporatif des ouvriers tailleurs du troisième canton de *Bordeaux*, le président : Bégüe; le secrétaire : Blasquet.

Pour l'Union des chambres syndicales de *Bordeaux*, le président : Lauriex; le secrétaire : Barthelemy; le trésorier : Bache.

Pour la Fédération socialiste de la *Haute-Vienne*, le président de séance : E. Cognet; le secrétaire : Léon Neveu.

Pour la Ligue démocratique de *Carvin*, le secrétaire : H. Plachez.

Pour le Cercle d'études et d'action l'Emancipation de *Lyon*, le président : Deschamps; le secrétaire : Drevin.

Pour la Bibliothèque socialiste de *Lyon*, le président : Bonnet; le secrétaire : G. Farjat.

Pour les Groupes du Parti ouvrier de *Reims*, deuxième et troisième canton, Cloof; deuxième canton, Pedron; quatrième canton, Vautrelle.

Pour les socialistes de *Roanne*, Charles Fouilland.

Pour le Groupe d'études les Egaux Troyens, le secrétaire : A. Lachambre.

Pour le Groupe d'études sociales, l'Avant-garde de *Lyon*, adhérent au Parti ouvrier, le secrétaire : L. Payan.

Pour le Syndicat professionnel des ouvrières et des ouvriers guimpiers de *Lyon*, le secrétaire : F. Mouchet.

Pour la Bibliothèque d'études scientifiques et sociales des travailleurs de *Lyon*, le secrétaire : Ch. Drivon.

Pour le Syndicat des ouvriers et ouvrières du tissage mécanique lyonnais, le secrétaire : Floque.

Pour le Groupe d'études sociales, Les Egaux, de *Guise* (*Aisne*), le secrétaire : Duplaquet.

Pour le Groupe d'études sociales de *Moulins*, le secrétaire : L. Arnaud.

Pour le Groupe corporatif des ouvriers tailleurs d'habits de *Moulins*, le secrétaire : Cluzel.

Pour le Comité central socialiste du *Cher*, le président : Louis Vilaire.

Pour la Chambre syndicale des ouvriers terrassiers, le secrétaire : Pichon.

Pour la Chambre syndicale des maçons, le secrétaire : Louis Lafaix.

Pour la Chambre syndicale des ouvriers cordonniers, le président : Cotan.

Pour le Cercle d'études sociales, l'*Egalité*, du *Mans*, le secrétaire : E. Boudien.

Pour la Chambrée des Montagnards socialistes d'*Alais*, le président : Deleuze; le secrétaire : Ch. Gougibus.

(*A suivre*).

EXEMPLE A SUIVRE

La Chambre syndicale des tailleurs et scieurs de pierre réunie en Assemblée générale le mardi 8 février a, à l'unanimité, voté la somme de vingt francs en faveur de nos amis les socialistes allemands qui donnent une grande leçon aux socialistes français, par leur unité d'action dans la lutte qu'ils soutiennent entre le despotisme bismarckien.

LES SANS-TRAVAIL

Quelle misère indescriptible à Londres, la métropole du plus riche pays du monde ! Au milieu d'une richesse fabuleuse des milliers d'ouvriers, des sans-travail, des hommes, des femmes et des enfants vivent dans une misère atroce.

Au milieu d'un luxe éblouissant, des milliers d'êtres vivants ne trouvent même pas un morceau de pain, ni un gîte ni un habit. Et l'on ne voit aucune issue; au contraire, la situation devient de plus en plus mauvaise et précaire. Le nombre d'ouvriers sur le pavé croît avec une rapidité, qui remplit nos hommes d'Etat entêtés de peur. On n'entend parler que d'ouvriers jetés sur le pavé, d'ouvriers errant dans les rues de Londres et cherchant quelqu'un qui voudrait bien les faire ses esclaves, leur donner une bouchée de pain. Et les femmes de ces ouvriers se trouvent toujours dans un état de surexcitation, de peur que leurs petits ne meurent de faim, que leurs maris ne perdent le peu de travail auquel ils sont occupés et pour lequel ils sont mal payés. Les enfants sont maigres et pâles, car il arrive souvent qu'ils ne mangent pas pendant des jours entiers. Il n'est pas rare de voir des hommes vigoureux et jeunes mendier dans les rues, devant les portes des riches — c'est la faim qui les force à la mendicité, car tout être vivant ne veut pas mourir, il préfère plutôt végéter.

Oui, qui de nous, ouvrier intellectuel ou manuel, peut dire aujourd'hui qu'il ne sera pas demain au nombre de ces malheureux ? Pourquoi ne chassons-nous pas ces phénomènes effroyables comme la pauvreté, la fièvre typhoïde causée par la famine et les crimes horribles que nous voyons partout ? Tout simplement parce que nous autres ouvriers, nous remplissons tout notre temps de bêtises et jamais nous ne pensons à nous emparer de l'Angleterre et à la transformer en un pays où tout homme et toute femme en travaillant auraient pu mener une vie heureuse, une vie sans souci et sans peur d'être jeté sur le pavé ou envoyé au worke-house.

Oui, nous ouvriers, nous pourrions faire notre pays heureux, si nous le voulions seulement, si nous prenions le juste chemin ; mais personne ne doit croire que les choses se font d'elles-mêmes. La cause de notre misère est dans ce que d'autres possèdent trop; c'est aussi pourquoi nous devons suer sang et eau dans les fabriques, afin que ceux qui possèdent passent leur vie entière dans des plaisirs, mangeant de tout et beaucoup et ne produisant rien, absolument rien. A présent nous passons notre vie dans les rues, l'estomac vide, éreintés de fatigue, et personne ne se trouve qui voudrait profiter de nos bras.

Et cependant tout Anglais est fier de ce beau pays, si riche de nature et riche en produits qui sont nécessaires pour la vie ! Mais quelques enfants de la fière Albion se trouvant plus forts et plus rusés que les autres, se sont emparé du pays tout entier et l'exploitent pour leur propre profit. Et si quelqu'un leur demande de la nourriture ou des habits, du bois ou des pierres, ces voleurs répondent : « Vous n'aurez rien de tout cela, à moins que vous ne consentiez à travailler pour nous la plus grande partie du jour ! »

Et voilà nos ancêtres et nous-mêmes forcés de travailler pour ces brigands et exploiteurs, c'est-à-dire pour les plus forts et les plus rusés. Et nous avons travaillé toute notre vie durant et tout ce que nous produisions nous a été volé. On ne nous laisse que ce qui est nécessaire ou indispensable pour soutenir notre vie de misérables et pour reproduire une nouvelle race d'ouvriers qui devra nous remplacer quand nous serons tous usés de travail.

Dussions-être cent fois plus intelligents et plus assidus à notre travail, jamais nous ne serons heureux, tant que le système actuel sera debout. Ce que nous avons à faire, c'est de nous emparer de la terre de ce pays que les voleurs nous ont dérobée, des maisons, des fabriques et des machines que nous avons produites de nos mains, de nos sueurs, et les transformer en bien collectif de tous les habitants de ce pays-ci.

Travailleurs, pourquoi êtes-vous si lents à briser la chaîne d'esclave ? Il ne dépend que de vous de faire disparaître de la face de la terre tous ces brigands terriens, tous exploiteurs et usuriers et de transformer votre triste existence en un paradis terrestre.

Z.

LA SITUATION EN RUSSIE

Le czar, le fou furieux, et son entourage cherchent à cacher, par le tapage d'une guerre, l'état vermoulu de l'Empire du knout. Les difficultés de la Russie, la banqueroute de ce colosse est proche, *ces masses populaires russes se trouvent dans une misère atroce*. Certes les masses populaires ne se trouvent bien nulle part, mais dans aucun pays européen les souffrances ne sont si effroyables par leur étendue qu'en Russie. La Russie paysanne représente une Irlande énorme, ayant encore ce malheur de plus que, au lieu de se relever de sa misère agraire, celle-ci devient d'année en année plus grande. Les serfs émancipés, grâce aux usuriers, retombent de nouveau dans leur ancien esclavage, les attachant fortement à leur glèbe. Encore une génération seulement et ces « émancipés » formeront *un prolétariat agraire* de 60 à 70 millions d'un côté, et de quelques milliers de propriétaires fonciers usuriers possédant toute la terre arable, d'autre part. A présent déjà, la plupart de ces paysans travaillent à perpétuité pour des dettes que jamais ils ne seront à même d'amortir. L'usurier et le landlord s'incarnent dans une seule et même personne, et le serf moderne est acheté par des emprunts. Il est vrai qu'il travaille mal, mais comme l'on a son travail, à part la nour-

riture gratuitement, le travail est profitable pour le propriétaire-usurier. Ce système ne fait que ruiner la nation russe. La famine dans les provinces est une chose ordinaire. Les paysans sont mal nourris et mal payés. La mortalité générale en Russie est effrayante, et l'on ne doit pas l'attribuer qu'au climat, car autrement nous pourrions dire que la Suède et la Norwège sont les pays les plus malsains de l'Europe, et cependant, le contraire est le cas. Tandis que la mortalité dans les districts ruraux d'Angleterre est de 18 pour 1 000, elle est en Russie de 35 à 37, et dans les provinces centrales avec une population fort dense, la mortalité est même de 62 sur 1000. Tout ceci n'est pas naturel, le gouvernement seul en porte la responsabilité, la faute en est aussi à l'administrrtion corrompue de part en part et enfin à l'ignorance extrême dans laquelle le gouvernement tient le peuple. Les exigences et les besoins de l'Etat presque banqueroutier augmentent encore plus la misère existante. Le percepteur des impôts est encore plus implacable que l'usurier, le percepteur a toujours le plein pouvoir de faire usage du knout contre ceux des contribuables qui ne sont pas en état de payer leurs impôts. Ceci nous montre seulement que la Russie à encore conservé des usages barbares, et en effet elle reste sur tout une puissance barbare.

PAIX OU GUERRE

Sous ce titre, nous lisons dans le *Commonweal* un article intéressant de Henry F. Charles sur l'état actuel en Europe des classes aisées qui, comme le dit très bien l'auteur, ont une patrie, une nationalité, car les classes de travailleurs n'en ont pas. Nous faisons pourtant des réserves sur la fin de l'article qui mérite cependant d'être discuté à fond.

« Il doit être intéressant pour tout socialiste de considérer les relations des différentes nations européennes entre elles à ce moment-ci. La phrase bien connue du comte de Moltke « toute l'Europe se dresse armée », est vraie et cette alarme n'a pas été apaisée par la confession brutale et candide qu'a faite Bismarck de combattre la France. Salisbury déclare que l'aspect du continent est vraiment sombre et le Gambetta de l'Angleterre, lord Randolph, déclare qu'il à l'intention d'établir une honnête police à l'étranger.

La classe moyenne en France ne peut pas oublier la perte de deux grandes provinces ; elle ne peut concéder à l'Allemagne la suprématie commerciale sur le continent, et elle est humiliée de voir son prestige disparu. Elle est de plus effrayée de la révolution qui se prépare en France ; elle veut regagner son ancien pouvoir et échapper au danger à venir en faisant la guerre.

L'Allemagne a, pour le moment, un seul but : celui d'annihiler la France. Après cela, elle pourrait établir sa suprématie commerciale sur le continent et elle annexerait la Belgique et la Hollande. Bismarck — le type de la trinité moderne : « Homme d'Etat, seigneur foncier et industriel », — comprend très bien les désirs et les ambitions de la bourgeoisie allemande. Il reconnaît que la prise d'Anvers par l'Allemagne serait la ruine complète du glorieux empire britannique. Le sinistre politique de Varzin a ses yeux et ses agents partout, et je ne suis pas étonné que Mme Adam croie que le chancelier sait mieux que le commun des mortels ce qui s'est passé à propos de la mort soudaine de Chanzy, de Skobeleff et du Gambetta de la revanche.

L'Autriche — cet amas d'intérêts bourgeois, cet enfant chéri de lord Salisbury — a besoin pour son expansion commerciale d'une bonne partie de la péninsule des Balkans, mais malheureusement elle ne peut pas marcher librement. La Russie désire avoir une part dans le gâteau. Le comte Kalnocky peut le prendre de haut, mais il connaît bien la difficulté que présente l'échiquier impérial. Il craint que tandis que les troupes impériales seraient engagées dans la route vers les nouveaux marchés, les révolutionnaires n'en profitent pour renverser le trône des Hapsbourg. Entre le Jingos qui désire une guerre avec la Russie, et les révolutionnaires, il ressemble à l'âne de la fable, mais ma ferme conviction est qu'il choisira la guerre.

L'Italie, la dernière création de l'évolution bourgeoise, et naturellement la plus petite et la plus maigre, est comme la hyène affamée. Celui qui promettra le plus à l'Italie aura son appui.

L'Angleterre — pauvre et seule — l'empire Britannique, qui règne sur les vagues — est cependant considérée comme une quantité négligeable. Bismarck se moque d'elle, la Russie lui fait un pied de nez et l'Autriche n'est pas sotte au point de jouer le rôle de « sentinelle sur le rempart » pour l'Angleterre.

La Russie enfin est gouvernée à ce moment par le czar et le parti conservateur. Les prncipes du parti conservateur sont absolument autoritaires. Un nouveau parti devient plus fort de jour en jour. C'est le parti panslaviste, que représente à Londres Mme de Novikoff, l'écrivain bien connu de la *Pall Mall Gazette*. Ce parti est le parti progressiste, et quand il triomphera, il donnera une constitution au peuple russe. Ce parti hait les Allemands autant que le plus furieux « revanchiste » de France. On doit donc prévoir que, le premier jour de son pouvoir, il déclarera la guerre à l'Allemagne. Il reconnaît de plus que le commerce russe sera arrêté, aussi longtemps que la Baltique et la Mer Noire ne seront pas des lacs russes.

Ma ferme croyance est que la prochaine guerre sera internationale et il doit appartenir aux socialistes de faire de cette guerre la dernière. Comment ?

Nous devons redoubler de vigueur, en introduisant le socialisme dans chaque cité, dans chaque bourgade; prouver aux travailleurs qu'ils sont exploités. Mais cela ne suffit pas, il faut préparer les travailleurs pour la lutte prochaine. Ils doivent apprendre à lutter contre les classes parasites. Ces classes ont sous leur commandement la police, l'armée, la marine. Il faut donc que les travailleurs connaissent la guerre moderne. Notre expérience à Norwich et maintes autres places est tout à fait suffisante pour persuader le plus déterminé mangeur de paix sur ce qu'il doit attendre, et nous devons profiter de ces renseignements.

Ce serait une folie sanglante et criminelle de demander la paix quand elle n'est pas possible.

PORTRAITS SOCIALISTES

Nous croyons intéressant pour nos lecteurs de donner ici l'appréciation que E. Belfort Bax et William Morris donnent sur les socialistes français de 1848 dans leur étude sur l'histoire du socialisme dans le *Commonweal* :

« Parmi les penseurs socialistes qui servent de transition entre les utopistes et les socialistes scientifiques, le plus célèbre est Proudhon. Les idées de Proudhon et ses œuvres peuvent être divisées en deux périodes; dans son ouvrage : « Qu'est-ce que la propriété? » ses idées sont celles d'un pur communiste; mais, après cette explication claire d'une thèse précise, nous trouvons dans ses œuvres et dans sa vie politique tant de paradoxes qu'il est impossible de résumer sa doctrine. A une époque il est communiste, à une autre l'ennemi véhément du communisme; professant tantôt l'anarchie, tantôt posant la limite de l'Etat le plus absolu du socialisme ; déiste enthousiaste un jour, athée un autre jour; donnant dans un passage de ses œuvres son adhésion à Auguste Comte, qui défend les femmes, adversaire acharné dans un autre endroit du sexe faible. C'était néanmoins un polémiste spirituel et brutal, et son style est brillant et intéressant en dépit de ses digressions. »

Voici maintenant venir deux hommes qui n'ont pas grande importance par eux-mêmes, mais qui doivent être cités comme précurseurs du socialisme sentimental et chrétien d'aujourd'hui. Hughes Félicité Robert de Lamennais est le type du socialiste chrétien. Après avoir été catholique fervent, il devint démocrate, puis communiste. Pierre Leroux était un disciple de Saint-Simon. En 1840, il publia son plus important ouvrage ; *De l'Humanité*, d'où vient le nom de son école : « les Humanitaires ». Il mourut à Paris sous la Commune, qui députa deux de ses membres pour assister à ses funérailles, d'après les paroles de l'*Officiel* « non pour rendre honneur au « partisan des idées mystiques, mais à l'homme « politique qui prit courageusement la défense des « vaincus après les journées de juin ». Ceci est une allusion à la tendance non pratique et impolitique, de ce penseur qui entreprit la réforme de la société par la diffusion dans les masses de la moralité mélangée de mysticisme, d'où devait résulter un développement graduel de coopération volontaire.

Louis Blanc, enfin, personnage plus important que Leroux et plus socialiste que Lamennais. En 1840, il publia son *Organisation du travail*, qu'il essaya de mettre à exécution dans ses fameux « ateliers nationaux », par lesquels il est mieux connu. Dans cet ouvrage, il pose la maxime : « De chacun selon sa capacité, à chacun suivant ses besoins », comme la base de la production d'une société.

Il laissa une tache indélébile sur sa vie en désertant la cause du peuple dans les jours de mars, abandonnant Paris pour siéger parmi les libéraux dans la Chambre réactionnaire de Versailles.

Ce résumé de l'histoire du socialisme, que donnent aux ouvriers d'Angleterre ces deux éminents socialistes anglais, est une œuvre de propagande que nous devrions imiter en France, où elle ne manquerait pas d'utilité.

Les femmes comme inventrices

Depuis que le patriarcat s'est substitué au matriarcat, toutes les classes gouvernantes ont jugé bon, — parce que c'est dans leurs intérêts, — de traiter les femmes en race vaincue, c'est-à-dire en esclaves. Chair à plaisir, appareil à génération, cuisinière, ménagère, voilà la sainte trinité résumant la destination de la femme, qui lui est imposée par la brutalité des âges barbares et maintenue par le bon plaisir et l'avidité de la bourgeoisie « civilisée ». La dépendance et l'esclavage du sexe, dit faible, fut — et est encore — justifié par la même raison, la soi disant infériorité de la femme, raison érigée en dogme sacramentel, rabâchée sans cesse à travers les siècles. D'une part cette infériorité — existante mais voulue — donne lieu à l'oppression grossière de la femme, dont le développement était empêché par mille travers ou conduit dans de faux chemins, d'après la formule de l'égoïsme brutal : la force prime le droit. D'autre part elle engendre une adoration insultante, ce culte d'un mystique « éternellement féminin », qui est la blague la plus atroce et la plus bête qu'on ait pu imaginer. C'est l'expression de l'égoïsme raffiné qui couvre de fleurs les chaînes des non moins esclavagées; pas pour alléger leur poids, oh! non, mais pour enivrer de parfums doux, pour charmer de couleurs brillantes le propriétaire esclavagiste.

Qu'importe que quelques philantrophes aient élevé leurs voix au nom d'une « justice éternelle », et réclament les droits humains pour celles qui forment la cinquième classe de la société. Ils auraient pu prêcher cette suprême justice jusqu'à la semaine des quatre jeudis, sans améliorer d'un brin de paille la situation de la femme ; car ce n'est jamais la conception de la justice qui change l'organisation sociale, mais au contraire c'est l'organisation sociale qui transforme la notion de la justice comme toutes les notions morales.

Si la position de la femme a considérablament changé — et va beaucoup plus considérablement changer encore — c'est seulement et exclusivement grâce à *l'industrie*, au développement économique. L'industrie, voilà le fauteur le plus révolutionnaire, la grande libératrice de tous et de toutes les opprimées. C'est d'elle seule que la femme, comme le prolétaire, ont à espérer la réalisation de leurs justes revendications, revendications indispensables et inévitables comme les lois de l'univers et aboutissant à une transformation radicale de la société actuelle en société égalitaire à tous les points de vue. L'industrie moderne, en ajoutant à l'exploitation de l'homme l'exploitation de la femme, en jetant aux rangs des prolétaires la petite bourgeoisie, les artisans, toute la classe moyenne, en ruinant la classe capitaliste par l'excès de puissance et de jouissance qu'elle donne à ses favoris, va fournir aux prolétaires et aux femmes les moyens de conquérir, après des luttes et des misères, une situation digne du nom humain. L'industrie arrache la femme du foyer patriarcal, elle la cloue à l'ouvrage de la machine, elle l'emprisonne dans les bagnes de tous les Dollfus et Schneider ; mais, par ce fait même, elle détruit la sphère si restreinte de l'activité féminine, elle substitue pour la femme la vie publique aux larges horizons, à la vie domestique aux vues si bornées, elle chasse les pénates et intronise l'humanité, elle affranchit la femme de la malédiction de son infériorité qu'on lui jette à travers les pieds aussitôt qu'elle veut faire un pas en avant. Est-ce que l'industrie ne démontre pas chaque jour — il est vrai, seulement pour ceux qui veulent voir — que la femme est égale à l'homme aussitôt qu'on lui fournit l'occasion et la possibilité de développer librement et intégralement ses facultés. Les femmes travaillant 10, 12, même 16 heures de suite dans les fabriques, les ateliers, les chantiers, les houillères, à la construction des chemins de fer, ne sont surpassées par les hommes ni en force, ni en habileté, ni en tenacité.

De même la supériorité intellectuelle de l'homme avancée comme suprême argument par nos mysogynes deviendra peu à peu un conte de ma Mère l'Oie dont se moqueront les générations futures. Et tout cela grâce à la situation économique qui force les femmes d'entrer en concurrence avec les hommes, pour les professions soi-disant libérales. Dans l'enseignement, dans l'administration, dans les sciences, les lettres et les arts, il y a des phalanges de femmes vaillantes qui se jettent en avant pour conquérir à côté des hommes une place qu'elles maintiennent avec honneur. Quelle que soit la profession envahie par les femmes, elles ne le cèdent en rien au sexe fort. — Ayant prouvé leur capacité de travailler, d'étudier, d'exercer comme les hommes, on leur dispute la faculté de créer, d'inventer, d'innover. Voici à présent des faits qui serviront à démolir aussi cette dernière forteresse des préjugés contre la femme.

Une revue américaine donne la liste des inventions techniques faites par des femmes, dont beaucoup d'ouvrières, et brevetées par le gouvernement des Etats-Unis. Cette liste est assez imposante, aussi bien par le nombre des inventions que par leur importance, cependant la revue ajoute qu'elle est encore incomplète, beaucoup d'inventions remarquables ayant été passées sous silence.

L'article débute par la description d'une machine à filer, qui a été perfectionnée par une femme ; ensuite il nomme un métier de tisserand rotant, qui fait trois fois autant qu'un métier ordinaire, une manivelle (moulinet) pour des bateaux à hélice, un élévateur-chaînes, un appareil de sauvetage pour des incendies, un appareil pour peser la laine, une des machines les plus utiles qui aient été inventées et d'une valeur inappréciable pour l'industrie de la laine ; un réservoir portatif à eau pour étouffer des incendies ; un procédé pour employer le pétrole au

lieu du bois et des charbons pour le chauffage des machines à vapeur ; un attrappe-étincelle pour les locomotives; un signal pour la traversée des rues par les chemins de fer; un système de chauffage pour les wagons sans se servir du feu; un feutre huilé pour diminuer son frottement pendant la marche des trains; une machine à écrire ; une raquette-signal pour la marine; un télescope sous-marin; un système pour atténner le bruit des chemins de fer. Un appareil pour supprimer la fumée, une machine à papier, des sacs, etc. Surtout beaucoup de perfectionnements des machines à coudre sont dues à des femmes, par exemple un appareil supplémentaire pour coudre des voiles et des drap lourds, un appareil pour enfiler l'aiguille pendant que la machine est en marche; un perfectionnement pour coudre des cuirs etc. Cette dernière invention a été faite par une femme qui exerce le métier de sellier depuis des années. Le télescope sous-marin, inventé par Mme Mather et perfectionné par sa fille, est une invention de la plus haute importance, elle met en état d'examiner la carène (quille) du plus grand vaisseau sans que celui-ci soit mis au dock. A l'aide de ce télescope on peut examiner du bord d'un bâtiment les épaves des vaisseaux échoués, éviter des obstacles pour la navigation, les torpiles, etc. A côté de ces avantages pratiques il est à espérer que la science peut grandement profiter de cet instrument merveilleux. Une machine pour la fabrication des sacs en papier a excité la plus grande attention en Europe et en Amérique, à cause de sa complexité extraordinaire et de sa construction géniale. Beaucoup d'hommes, parmi eux des mécaniciens bien célèbres, avaient tenté de construire une telle machine, mais sans succès. C'est une femme, Mlle Maggie Sénight qui l'a inventée, bientôt après elle en construisit une autre pour plier les sacs en papier. Cette machine supplée au travail de 30 hommes, elle fonctionne à Amherts en Massachusetts. Tous ces faits auxquels on pourrait ajouter d'autres, sont autant de coups qui frappent le vieux préjugé de l'infériorité féminine et leur force est d'autant plus démonstrative qu'il n'y a pas longtemps que la sphère industrielle et technique a été ouverte aux femmes. Donc libre chance de développement aux femmes. Il est vrai que l'entrée en concurrence des femmes va aggraver la situation des hommes, puisqu'elle fait baisser inévitablement les salaires pour les deux sexes. Mais la concurrence féminine est comme l'emploi des machines : un mal pour le présent, un avantage inappréciable pour l'avenir

CLARA.

LETTRE D'ANGLETERRE

D'après l'almanach financier « Financial Reform Almanach », il y a en Grande-Bretagne et en Irlande:

920 capitalistes possédant plus de 10 milliards, c'est-à-dire à peu près 1/10 de la propriété de la Grande-Bretagne.

1625 propriétaires fonciers possèdent ensemble une propriété de 18 3/6 milliards de francs, presque le double des capitalistes. Il faut remarquer que la propriété foncière communale n'entre pas dans ce chiffre. Si l'on veut ajouter cette dernière valeur à la précédente, nous trouverons que la valeur entière de tous ceux qui possèdent dans la Grande Bretagne et en Irlande plus de 6 1/4 millions de francs (à peu près 2,000 personnes) se monte au moins à 31 1/4 milliards de francs, ce qui fait 1/3 de la propriété entière de la population du Royaume-Uni.

Le nombre des petits millionnaires « avec une propriété de 1 à 6 millions de francs » est évalué de 8 à 10.000 hommes.

Il y en outre 9.661 personnes qui ont un revenu de 50.000 francs par an, non pas de leurs propriétés, mais de leurs places, pensions, etc. 1122 d'entre ceux-ci ont un revenu annuel surpassant 250.000 francs, et 84 personnes un revenu de plus d'un million.

En somme ça fait à peu près 20.000 familles, c'est-à-dire 100.000 personnes tout au plus, dont la propriété, — capital, propriété foncière ou revenu capitalisé — est à peine moins de la moitié de la propriété entière du peuple britannique.

MOUVEMENT SOCIAL

FRANCE

Alais. — Sur la proposition du citoyen Lalauze, conseiller municipal du parti, une conférence publique au profit de la démocratie socialiste allemande a été organisée par la Chambrée des montagnards socialistes

Président : Deleuze ; assesseurs Michel, Pierredon; secrétaire : Gougibus. Le citoyen Lalauze établit la communauté d'intérêts qui doit réunir les travailleurs des deux pays. Il flétrit en termes énergiques les velléités belliqueuses des possédants et dirigeants d'en deça et d'au de la des Vosges. La révolution à accomplir est notre patrie, que nous défendrons et que nous libérerons internationalement. Notre ennemi c'est le maître, c'est le patronat, c'est la finance, qui ne se contentent pas de nous voler, qui voudraient nous faire nous entre-tuer (applaudissements prolongés).

Les quatre cents citoyens qui avaient répondu à l'appel de nos amis se séparent aux cris de : vive la République démocratique et sociale !

Commentry. — Nous vous envoyons pour les élections socialistes allemandes, la somme de huit francs, produit d'une collecte faite au cercle de Commentry et à la Chambre syndicale des ouvriers de Durdat-Larequille. Nous espérons que nos frères d'Allemagne auront raison de leurs gouvernants capitalistes et nous leur adressons nos saluts fraternels. Vive la Révolution sociale ! — Le *tresorier du Cercle* : VICTOR MAZUEL. — C. LARPIN.

Limoges. — Dans sa séance du 16 janvier 1887 la Fédération socialiste de la Haute-Vienne a voté à l'unanimité la déclaration suivante :

Les citoyens Boyer et Planteau, auteurs de la proposition tendant au désarmement des nations, ont acquis par le seul fait de l'avoir énoncée des droits éternels à la reconnaissance des peuples qu'écrase la main de fer du militarisme.

En face de l'Europe monarchique et bourgeoise qui, sous prétexte de patriotisme, avive les haines nationales, la France prolétarienne à qui l'on vole ses enfants qu'on arrache à l'industrie et à l'agriculture pour en faire de la chair à canon, avait le devoir de protester par l'organe de ses représentants contre les armements monstrueux qui épuisent les forces des nations et annihilent les progrès de la civilisation. Qu'importe aux salariés et aux meurt de faim de tous les pays victimes des propriétaires, industriels ou terriens, la défense de ce sol dont ils ne possèdent pas une parcelle. Les malheureux n'ont pas de patrie, la misère efface les frontières, et des nations ennemies fait des peuples frères ayant la même aspiration, souffrant les mêmes maux. Malgré les embûches et les provocations de la presse reptilienne, les peuples désirent et veulent la paix; ils sauront la maintenir envers et contre tous. Les progrès du socialisme ont épouvanté les despotes monarchistes et bourgeois; pour satisfaire leurs ambitions criminelles et relever leur grandeur morale abattue, ils ont rêvé une hécatombe plébéienne qui les consoliderait sur leurs trônes chancelants ; il est trop tard, la mine qu'ils ont allumée les atteindra. Les socialistes partout prêts pour la lutte et la victoire n'ont rien à perdre et ont tout à gagner dans cette lutte hélas fratricide. Que les gouvernements sachent donc conserver cette paix qui est leur sauvegarde et qui, seule, peut encore retarder la suprême échéance Les socialistes croient encore au dénouement pacifique de leurs revendications ils ne peuvent donc qu'accepter avec joie toute proposition tendant au maintien de la paix.

En se déclarant aussi nettement contre la guerre, la Fédération socialiste de la Haute-Vienne envoie ses chaleureuses félicitations aux députés Boyer et Planteau qui sans crainte de froisser le chauvinisme, ont déposé à la tribune française, aux acclamations du monde entier, une proposition de désarmement général et simultané des nations et déclare qu'ils ont bien mérité de l'humanité.

Pour la Fédération socialiste de la Haute-Vienne,

Le Comité directeur

Alluard, Cognet, Dutreix, Hummel, Neveu, Panger, Pelletant, Soulat, Lamoureux.

La Commune de Paris et l'Internationale

Rapport du Conseil général de l'Association internationale des Travailleurs sur

la Guerre civile en France

par

KARL MARX

I

(Suite)

Thiers, ce gnome monstrueux, est depuis près d'un demi siècle l'idole de la bourgeoisie française, parce qu'il est la représentation intellectuelle la plus fidèle de la corruption de cette classe. Avant de devenir homme d'Etat, il avait, comme historien, donné la mesure de sa puissance de mensonge. La chronique de sa vie publique n'est que le mémorial des malheurs de la France. Ligué avec les républicains avant 1830, sous Louis-Philippe il se faufila au pouvoir en trahissant son protecteur Lafitte. Pour gagner le cœur du roi il excitait contre le clergé des émeutes pendant lesquelles l'église de Saint-Germain l'Auxerrois et l'archevêché furent pillés ; il se fit ministre espion et geôlier-accoucheur de la duchesse de Berri. Le massacre des républicains, rue Transnonain, et à la suite les lois de septembre contre la presse et le droit d'association, furent son œuvre. Quand il reparut, de nouveau chef du cabinet en mars 1840, il étonna la France par son plan des fortifications de Paris. Aux républicains qui dénonçaient son projet comme un complot sinistre contre la liberté de Paris il répondait du haut de la tribune de la Chambre des députés :

« Comment imaginer que des travaux de fortifications » pourraient jamais mettre en danger la liberté ! D'abord, » vous calomniez tout gouvernement possible en suppo- » sant qu'il pourrait un jour essayer de se maintenir en » bombardant la capitale;..... mais ce gouvernement serait » cent fois plus impossible après sa victoire qu'aupara- « vant. »

En effet quel gouvernement aurait jamais osé bombarder Paris de ses forts, sinon celui qui avait au préalable livré ces forts aux Prussiens.

Quand le roi Bomba pour son coup d'essai — qui fut un coup de maître — bombarda Palerme en janvier 1848, Thiers depuis longtemps éloigné du ministère prit la parole de nouveau à la Chambre. « Vous savez, messieurs, « ce qui se passe à Palerme. Vous avez été agités des « mêmes sentiments (*agitation* toute parlementaire) en ap- « prenant que durant quarante-huit heures une grande « ville a été bombardée — par qui ? Etait-ce par un « ennemi étranger qui exerçait les droits de la guerre ? « Non, messieurs, c'était par son propre gouvernement. Et « pourquoi ? Parce que cette ville infortunée demandait « ses droits elle a subi quarante-huit heures de bombar- « dement... Permettez-moi d'en appeler à l'opinion de « l'Europe. C'est rendre service à l'humanité que de se « lever et de faire retentir de cette tribune, qui est peut- « être la plus grande de l'Europe, quelques paroles (rien « que des paroles) d'indignation contre de tels actes... « Quand le régent Espartero qui avait rendu des services « à son pays (ce que Thiers n'a jamais fait) voulut bom- « barder Barcelone, afin d'y supprimer l'insurrection, il « s'éléva de toutes les parties du monde un grand cri « d'indignation. »

Dix-huit mois plus tard, M. Thiers éait un des plus acharnés défenseurs du bombardement de Rome par l'armée française. Le crime du roi Bomba était apparemment d'avoir bombardé Palerme seulement pendant quarante-huit heures.

Peu de jours avant la révolution de février, las de ce long exil de pouvoir et du budget auquel Guizot l'avait condamné, sentant venir dans l'air une commotion populaire, Thiers, dans ce style pseudo-héroïque qui lui a valu le surnom de *Mirabeau mouche*, fit la déclaration suivante à la Chambre des députés : « Je suis du parti de la « révolution non seulement en France, mais en Europe. « Je désire que le gouvernement de la révolution reste « entre les mains d'hommes modérés... mais si ce gou- « vernement tombait entre les mains des esprits ardents, « même de ceux qu'on appelle les radicaux, je ne déser- « terais pas pour cela ma cause. Je serai toujours du parti « de la révolution. » Vint la révolution de février. Au lieu de remplacer le cabinet Guizot par un cabinet Thiers comme le petit homme l'avait rêvé, elle remplaça Louis-Philippe par la république. Pendant les premiers jours de la victoire populaire, Thiers se cacha soigneusement, oubliant que le mépris des travailleurs le préservait de leur haine. Avec son courage légendaire il continua à déserter la scène politique jusqu'à ce que les massacres de juin faisant place nette lui permissent d'y exercer son action. Il devint alors l'inspirateur du « parti de l'ordre » et de sa République parlementaire, cet interrègne anonyme pendant lequel toutes les factions rivales des classes gouvernantes conspirèrent ensemble pour écraser le peuple et conspirèrent l'une contre l'autre pour restaurer chacune sa monarchie. Alors comme aujourd'hui, Thiers dénonçait les républicains comme le seul obstacle à la consolidation de la République ; alors comme aujourd'hui il tenait à la République le langage du bourreau à Don Carlos : « Je vais t'assassiner, mais c'est pour ton bien ». Aujourd'hui après sa victoire il pourra s'écrier comme alors : L'empire est fait ! Malgré ses homélies hypocrites sur les libertés nécessaires et son dépit personnel contre Bonaparte qu'il l'a dupé et a balayé son parlementarisme (atmosphère factice en dehors de laquelle le petit homme sent bien qu'il ne peut que sécher sur pied et disparaître), Thiers trempa dans toutes les infamies du second empire, depuis l'occupation de Rome par les troupes françaises jusqu'à cette guerre de Prusse provoquée par ses invectives furibondes contre l'unité allemande, où ce chauvin suranné n'a jamais vu le masque du despotisme prussien, mais une atteinte au droit que s'étaient toujours arrogés les gouvernements français de tenir l'Allemagne désunie. Enragé de brandir, avec ses bras de nain, à la face de l'Europe, l'épée du premier Napoléon dont il s'est fait le décrotteur historique, sa politique étrangère n'a jamais abouti qu'à l'humiliation de la France, depuis la convention de Londres en 1840 jusqu'à la capitulation de Paris en 1871, et à la présente guerre civile dans laquelle il lance contre Paris la meute des prisonniers de Metz et de Sedan avec la permission spéciale de Bismarck.

Cet homme au talent varié, mobile, aux résolutions inconstantes, n'en est pas moins demeuré toute sa vie incrusté, avec une ténacité de fossile, dans la routine la plus arriérée. Il va de soi que tout ce qui s'agite et bouillonne dans les profondeurs de la société moderne est resté pour lui lettre close ; mais les changements les plus apparents qui ont lieu à la surface sont odieux à cette cervelle dont toute la vitalité s'est réfugiée dans la langue. Jamais, par exemple, il ne s'est lassé de dénoncer comme un sacrilège toute déviation du vieux système protecteur français. Ministre de Louis-Philippe, il se moquait des chemins de fer comme d'une chimère folle, et député d'opposition sous Bonaparte, il flétrissait comme une profanation toute tentative de réformer le système corrompu de l'armée française. Jamais, dans sa longue carrière politique, il n'a eu à se reprocher aucune mesure, même la moindre, d'utilité pratique. En une seule chose seulement Thiers s'est montré conséquent : dans son amour pour les richesses et dans sa haine pour ceux qui les produisent.

(A suivre).

Moulins. — La chambre syndicale des ouvriers tailleurs proteste contre tous les fauteurs de guerre, couronnés et non couronnés, féodaux ou bourgeois. Elle assure de toutes ses sympathies les socialistes d'outre-Rhin. Nous avons pour devise : la terre entière est notre patrie et tous les travailleurs sont nos frères. — *Le secretaire* DHEZEL.

ETRANGER

Angleterre. — Nous lisons dans *The Commonweal*, sous ce titre :

« The jubilee of the Northumberland miners. »

Mercredi 26 janvier les mineurs du Northumberland ont résolu de se mettre en grève contre une réduction de 12 1[2 0[0. On demandait aux mineurs de dire « oui » ou « non » à la question suivante : « Etant donné que l'on abandonnera 12 1[2 0[0, sur le salaire prescrit pour les mines de charbon dur et 7 1[2 sur celles du charbon plus tendre, les propriétaires des mines de Bedlington, Cremlington et Seaton Delavoil consentent à payer une pension d'après l'arrangement de 1882, et le règlement ci-dessus sera appliqué à tous ceux qui auront cette pension dans les mines.

Le résultat du vote fut déclaré le 25 janvier. Il y avait pour l'acceptation des conditions des maîtres, 2167 voix, pour la grève, 9,745. 20,000 hommes et enfants ont quitté la mine.

Beaucoup de grèves ont eu lieu chez les mineurs du Northumberland. Il y en eut une en 1844 pour une augmentation de salaire ; elle fut battue après quelques mois de lutte. En 1839 à Séaton de Laval, en 1865 à la mine Cramlinton, et maintes autres grèves moindres, toutes ont été favorables aux maîtres. La dernière grève eut lieu en mai 1877, pour une réduction de 10 et 15 0[0 ; après arbitrage les ouvriers retournèrent à l'ancien salaire. Cela dura jusqu'en novembre ; à cette époque on publia une réduction de 12 1[2 0[0. Après trois mois de grève, les maîtres ont obtenu la pleine réduction qu'ils demandaient.

Dans ce conflit tous les travailleurs doivent prendre part. Il faut répéter cela en Angleterre, mais l'organisation ne doit pas être isolée. L'opinion publique est une grande force et la sympathie des ouvriers doit être avec leurs frères opprimés. On doit ouvrir une souscription, pour assurer le première grande victoire des mineurs.

Belgique. — Notre confrère *de Toekomst* publie une bienvenue enthousiaste pour notre ami Anseele, qui vient de sortir de prison, et les paroles d'une cantate que lui ont chantée les ouvriers du cercle de Lassalle, appartenant à la section socialiste d'Anvers, et que le défaut de place nous empêche d'insérer. Anseele est digne des ouvriers belges par son dévoûment à leur cause et ceux-ci sont dignes de lui par la façon dont ils soutiennent ses efforts.

— L'époque du tirage au sort est arrivé en Belgique. Un grand mouvement règne parmi les conscrits. Des meetings ont été tenus contre l'impôt du sang. Même les conscrits de Frameries ont décidé de ne pas tirer au sort. Dans quelques villages du Walenland les conscrits ont fait de même. En un mot, il règne une ardeur extraordinaire dans la jeunesse. L'exemple donné par le club des conscrits de Gand a porté ses fruits.

— *Les Grèves.* — La grève continue à être à l'ordre du jour. De nouvelles grèves ont éclaté. Ainsi cette semaine les ouvriers de la Croyère ont cessé le travail. Mardi, dans la mine Sainte-Henriette, dépendant des mines de Fleurus, les ouvriers ont quitté le chantier, c'est la même que l'initiative de la grève de mars avait été prise.

Un congrès de mineurs est convoqué pour le 6 février dans le local du *Progrès* de Jolimont.

Un délégué sera envoyé de chaque mine. Nous espérons que le congrès contribuera à réunir les mineurs sous une seule bannière. Isolés ils ne peuvent rien, réunis ils peuvent tout.

Espagne. — Nous lisons dans le *Socialista* de Madrid :

« Pour éviter l'émigration des ouvriers espagnols au Brésil, le gouvernement a publié une circulaire rappelant aux gouverneurs de provinces les royales ordonnances édictées sur cette matière, et qui prescrivent à ceux qui veulent s'embarquer « d'obtenir la permission du gouverneur de la province, licence de leurs parents, etc. »

Il faudrait autre chose pour empêcher cette émigration, mais les bourgeois n'ont pas l'air de s'en douter.

Il y a en ce moment à Madrid 600 ouvriers sans travail.

Le mouvement en faveur de la journée de 8 heures s'accentue; la grève des typographes de Valence continue, et le succès paraît assuré.

Hollande. — Le *Recht foor allen* publie la note suivante, qui montre que les bourgeois de ce pays sont à la hauteur de ceux des pays d'à côté :

« Nous envoyons le remerciement de notre ami Domèla Nieuwenhuis à tous ses amis. Les lettres qu'on lui envoie lui font naturellement un grand plaisir. Mais, qu'on n'oublie pas qu'elles sont ouvertes auparavant par le directeur de la prison. »

Nous recevons la communication suivante, adressée au *Cri du Peuple*, qui ne l'a pas encore publiée, en réponse à une attaque parue dans ses colonnes.

« Les Chambres syndicales qui ont pris part à l'élaboration du règlement de la Bourse de travail, avaient nommés le 3 janvier une commission de six membres savoir : Herbinet, Dalle, Soudey, Courty, Combomoreil et Couzou qui étaient chargés par leurs camarades syndiqués de défendre leurs intérêts devant la commission de travail du Conseil municipal.

« Cette commission n'ayant jamais donnée signe de vie malgré les efforts des citoyens Courty et Combomoreil, ce dernier voulant des explications, convoqua le 2 février, salle Horel et la Commission et les Chambres syndicales qui l'avaient nommée. Celles-ci envoyèrent des délégués régulièrement mandatés ainsi qu'il résulte de la communication signée Soudey, parue dans le *Cri du Peuple* du 4 février et commençant par ces mots : « Les *délégués* des Chambres syndicales, réunis salle Horel, considérant, etc., etc. »

« En revanche, dans le même journal (n° du 7 février) la même Soudey déclare un peu tardivement : 1° des citoyens appartenant aux chambres syndicales se sont réunis à titre *individuel* (nous n'insisterons pas sur cette contradiction au moins étrange). Dans la même note le citoyen Soudey déclare qu'il n'est pas l'auteur d'une proposition de blâme voté contre la garde républicaine, alors que dans le *Cri* du 4 février, il communiquait sous sa signature ce vote au dit journal.

« Notons en passant que ce vote, acquis par 30 voix contre 14 abstentions, déléguait le citoyen Rollin pour en porter la teneur au citoyen Mesureur.

« Le citoyen Soudey vota pour.

« Enfin à la suite de la séance, les délégués des chambres syndicales, cités dans le *Socialiste*, signèrent la protestation que nous avons publiée, et le même Soudey (Soudey for ever) engagea formellement et devant témoins le citoyen Braemer à faire paraître cette protestation.

« C'était dire assez clairement qu'il y adhérait. La protestation parue, le citoyen Soudey envoya au *Cri du Peuple* la note du 7 février.

« Il n'y a donc eu là ni calomnie, ni abus de signature, encore moins mensonge, sauf peut-être de la part du citoyen Soudey, qui d'ailleurs a agi de la même façon à l'occasion du meeting des ouvriers sans travail (salle Rivoli, 5 décembre 1886) qu'il avait contribué à organiser et qu'il désavoua ensuite.

« MAX BRAEMER. »

AVIS

Le citoyen Jules Lépine, administrateur du *Socialiste*, obligé de prendre un congé de plusieurs mois, prie les correspondants du journal de faire parvenir lettres et mandats ainsi que les demandes de brochures au citoyen Georges Maussa, 17, rue du Croissant.

JULES LÉPINE

Avis important

Les groupes d'études sociales, chambres syndicales, nos abonnés ou lecteurs au numéro qui nous enverront 4 abonnements de 3 mois auront droit à titre gracieux à la nouvelle brochure de G. Deville *Philosophie du Socialisme* ou *au Droit à la Paresse* de P. Lafargue. 4 abonnements de 6 mois donne droit au volume *la Question Sociale* d'une valeur de 2 fr. 50 ou à un abonnement gratuit.

JULES LÉPINE.

Parti ouvrier

(Agglomération parisienne)

Fédération socialiste révolutionnaire du Centre. Tous les vendredis à 8 heures 1[2, réunion de tous les délégués composant le conseil local; les délégués sont priés d'être exacts au siège du Journal.

Le secrétaire correspondant,
HENRY

TABLEAU DE ROULEMENT DU SERVICE DES PRUD'HOMMES

DU CONSEIL DES INDUSTRIES DIVERSES

Mois de février

BUREAU DE CONCILIATION

Lundi 14 : Leturgeon, patron ; Meyer, ouvrier.
Jeudi 17 : J. B. Morin, patron ; Raimond, ouvrier.
Samedi 19 : Mathérion, patron ; Forêt, ouvrier.
Lundi 21 : Collet, patron ; Penet, ouvrier.
Jeudi 24 : Morel, patron ; Chausse, ouvrier.
Samedi 26 : Chartron, patron ; Boulé, ouvrier.

BUREAU GÉNÉRAL

Mercredi 16. — Président : Haret, patron. Juges : Courtois, Leturgeon, patrons ; Ponchet, Meyer, ouvriers.

Samedi 19. — Président : Alary, ouvrier. Juges : J. B. Morin, Michau, patrons ; Raimond, Lamothe, ouvriers.

Mercredi 23. — Président : Haret, patron. Juges : Mathérion, Collet, patrons ; Forêt, Penet, ouvriers.

Samedi 26. — Président : Alary, ouvrier. Juges : Morel, Goupy, patrons ; Chausse, Desfarges, ouvriers.

CONVOCATIONS

Cercle de la Bibliothèque socialiste du Parti ouvrier

Siège social, 17, rue du Croissant

Mardi 15 février, assemblée générale de tous les membres à 9 heures précises au siège social

Ordre du jour :

Remplacement du citoyen Jules Lépine, démissionnaire.

Causerie par le citoyen Josselin.

JULES LÉPINE.

Lundi 14 février

Les citoyens G. Deville, Maussa, Clément, Bernard, Vignaud, sont convoqués, 17, rue du Croissant, à 9 heures.

Comité révolutionnaire du XIIIe. — Punch offert à la rédaction de la *Voie du Peuple* sous la présidence du citoyen, Duc-Quercy.

Le Samedi 12 février à 8 heures du soir. Salle Bourel au 1er étage, 2 bis, avenue d'Italie.

Prix de la carte, 0.75.

Les cartes seront distribuées le soir même chez Bourel.

Pour le Comité, WINANT.

Group ecosmopolite, socialiste, révolutionnaire, indépendant. — Siège social : 10, passage des Rondonneaux, Paris. — Adresser communications et adhésions au citoyen L. Schiroky-Ortiz, au siège social.

Vient de paraître : **La Révolution prochaine** par Alain Gouzien. — Prix 10 centimes chez G. Guyart, éditeur, 12, rue Germain-Pilon (Paris).

PETITE CORRESPONDANCE

Sagnier, Reims. — Votre compte au 22 janvier s'élève à 100 exemplaires.

Payan, Lyon. — J'attends avec impatience la réponse concernant la conférence. J. L.

Leloup, Saint-Farjeau. — J'attends réponse.

Bernadet, Bordeaux. — Je fais part à l'administration de la *Voie du Peuple* de la demande du citoyen Roux. J. L.

Deparis, Roanne. — Même réponse que Bernadet.

X., Arras. — La brochure du citoyen P. Lafargue sera mise en vente le 15 février au prix de 25 cent.

L., Boulogne-sur-Mer. — L'*Anarchisme*, de Deville, est épuisée, mais prochainement un nouveau tirage.

Duplaquet, Guise. — Je n'ai ni la *Délivrance*, ni la *Revanche*, je vous adresse le *Droit à la Paresse*.

PHOTOGRAPHIE ARTISTIQUE
CAPELLE
Médaillons, Portraits, Vues Groupes, etc., etc.
SPLENDIDE INSTALLATION
PARIS, — 45, Rue Lafitte, 45, — PARIS

ASTHME CATARRHE, guéris par les TUBES-LEVASSEUR 23, r. de la Monnaie, Paris, 3 fr., envoi franco.

PHARMACIE MALAVENT
19, rue des Deux Ponts (Paris)

PRÊTS sur toutes **PROPRIÉTÉS** en France, de **4.25** à **5 0/0** en 1re, 2e et 3e hyp. *Prompte Solution*
S'adresser a la CAISSE DES PRÊTS FONCIERS, 15 bis, boulevard Saint-Denis, Paris.
Anc. Maison de VALENCE, fondée en 1850 (PILLARD, S^r).

Imprimeur-Gérant DELADEREERE, 3, rue du Sommerard, Paris

CHOCOLAT MENIER
Refuser les Imitations

Avec ou sans sommeil
Duchesne, *l'insensibilisateur*, extrait et pose les *DENTS, sans douleur*. Envoi Brochure *gratis*, 45, rue Lafayette.

LES DENTS
Hygiène, maladies, traitement, remplacement, redressement, extraction, transplantation; suppression de la douleur dans toutes ces opérations. — Volume de 300 pages, 200 gravures, **1 fr. 25 f.** broché, **2 fr. 25 f** richement relié; *(14e édition)*, chez les libraires ou chez l'auteur, **M. PRETERRE**, Lauréat de la Faculté de médecine de Paris, *29, boulevard des Italiens, Paris.*
Du même auteur : LE PROTOXYDE D'AZOTE. — Dans cette brochure, M. Préterre étudie tous les agents d'insensibilisation usités pour l'extraction des dents et leur remplacement. — Envoi f° contre 1 fr. 25.